

ROMAN
AVENTURE

CAMILLE
BOUCHARD

Pirates 1

HURTUBISE



Éditions HURTUBISE
Une publication

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bouchard, Camille, 1955-

Pirates

Sommaire: t. 1. L'île de la Licorne.
Pour les jeunes de 12 ans et plus.

ISBN 978-2-89647-076-1

I. Titre. II. Titre: L'île de la Licorne.

PS8553.O756P57 2008
PS9553.O756P57 2008

jC843'.54

C2008-940228-6

Les Éditions Hurtubise HMH bénéficient du soutien financier
des institutions suivantes pour leurs activités d'édition:

- Conseil des Arts du Canada;
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide
au développement de l'industrie de l'édition (PADIE);
- Société de développement des entreprises culturelles du Québec
(SODEC);
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de
crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Éditrice jeunesse: Nathalie Savaria

Conception graphique: Kinos

Illustration de la couverture: Kinos

Mise en page: Martel en-tête

© Copyright 2008

Éditions Hurtubise HMH ltée

Téléphone: (514) 523-1523 • Télécopieur: (514) 523-9969

www.hurtubisehnh.com

ISBN 978-2-89647-076-1

Dépôt légal/1^{er} trimestre 2008

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives du Canada



La *Loi sur le droit d'auteur* interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée – le « photocopillage » – s'est généralisée, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer par des professionnels est menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur.

Imprimé au Canada

CAMILLE BOUCHARD

PIRATES

1. L'Île de la Licorne



CAMILLE BOUCHARD

Camille Bouchard est l'auteur de nombreux romans primés destinés aux jeunes et aux adultes, notamment *Le Ricanement des hyènes*, prix littéraire du Gouverneur général pour la littérature jeunesse en 2005. Grand voyageur, il a visité plusieurs pays dont l'Inde, où se déroule son roman *L'Intouchable aux yeux verts* (mention spéciale prix Alvine-Belisle 2005), et la Thaïlande, où a lieu l'intrigue de son livre *Les Crocodiles de Bangkok* (White Ravens International List 2006), tous deux parus aux Éditions Hurtubise HMH.

Avec « Pirates », Camille Bouchard relève le défi d'écrire une série de romans historiques sur un sujet qui le captive : la piraterie. *L'Île de la Licorne* est le premier titre de cette trilogie dont les aventures se poursuivront dans *La Fureur de Juracán* et *L'Emprise des cannibales*.

Pour en apprendre davantage sur cet auteur, visitez son site Internet (ou écrivez-lui) à :

www.camillebouchard.com
camillebouchard2000@yahoo.ca

*À Marion,
qui aime les romans de « gars ».*

PREMIÈRE PARTIE

«Chaque fois que rentraient de grands voiliers du fin fond de la mer océane, on ajoutait quelques lignes aux cartes et aux portulans, des îles, des caps, des golfes.

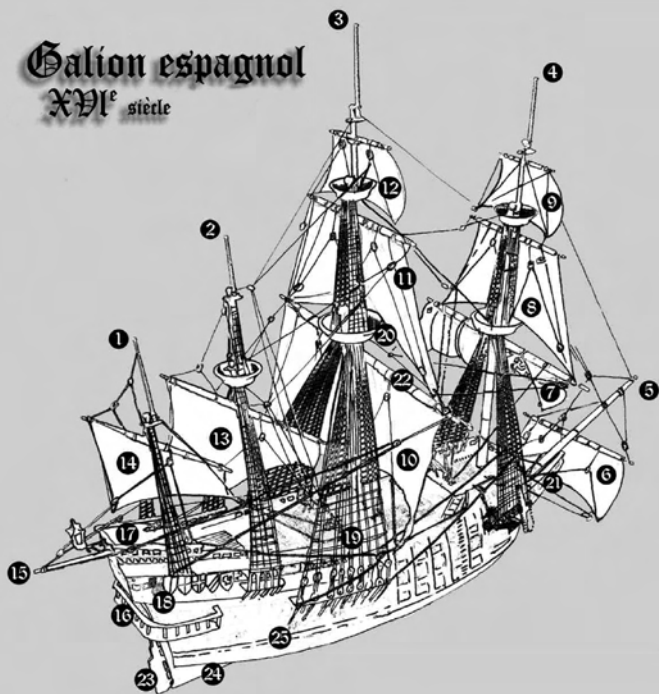
C'était le spectacle le plus grandiose qu'on eût jamais vu, une aube magnifique, exaltante, la naissance d'un nouveau monde, qui peu à peu prenait forme, comme une fleur qui éclot.»

GEORGES-HÉBERT GERMAIN

*Christophe Colomb –
Naufrage sur les côtes du paradis*

Galion espagnol

XVI^e siècle



LES MÂTS

1. Mât d'artimon
2. Grand mât arrière
3. Grand mât avant
4. Mât de misaine
5. Mât de beaupré

LES VOILES

6. Civardière
7. Misaine (ici, carguée)
8. Petit hunier
9. Petit perroquet
10. Grand voile
11. Grand hunier
12. Grand perroquet
13. Voile latine
14. Latine d'artimon

LES ŒUVRES ET GRÉEMENTS

15. Bout-dehors
16. Balcon
17. Dunette
18. Château, gaillard d'arrière
19. Cordages pour monter dans les mâts : haubans (verticaux), enfléchures (horizontaux)
20. Hune (nid-de-pie)
21. Étrave
22. Vergue (ici, grande vergue)
23. Gouvernail
24. Quille
25. Coque (partie immergée se dit carène ou œuvres-vives; partie émergée se dit œuvres-mortes)

1

*XVI^e siècle, quelque part
dans la mer des Caraïbes*

Il fait noir.

En fait, non. Il fait rose. Mes paupières sont closes et nous sommes en plein jour.

En haut, à droite, je vois clignoter une étoile jaune. Elle bat au rythme de mon cœur. Un battement, un clignotement. Un battement, un clignotement.

Je sens le soleil brûler ma peau, le sel brûler mes lèvres. Heureusement, il y a une brise taquine pour adoucir ma peine. Le roulis qui me berce est doux, indiquant que le bateau mouille en rade près d'une terre. Laquelle, déjà ?

Une aspérité dans le bois du pont pénètre mon omoplate et je... Le pont ? Pourquoi suis-je couché sur le pont ? Et ma tête ! Oh, ma pauvre tête ! Elle résonne comme tous les clochers des cathédrales de France réunis. Je bats des paupières en m'efforçant de garder les yeux entrouverts. La lumière du soleil

m'agresse; je la sens peser sur moi ainsi qu'une masse. Elle m'oblige à fermer, à rouvrir, puis à refermer les yeux.

Je patauge dans cette semi-obscurité en cherchant à me relever. Je place un coude sur le sol, me redresse à demi. Mes jambes ne bougent pas, emprisonnées. Un poids les paralyse. Je retombe sur le dos.

Lorsque je parviens enfin à supporter l'éclat des rayons du soleil, la première chose que je distingue au-dessus de moi, à l'extrémité du mât, est le drapeau qui claque dans la brise. Un drapeau de toile vulgaire, mal cousu, mal teint. Un drapeau rouge, frappé d'une broderie maladroite représentant un squelette et un sabre.

Un drapeau de pirates!

Le poids qui écrase mes jambes est celui d'un matelot mort, couvert de sang, la main encore refermée sur un sabre d'abordage. J'aperçois d'autres cadavres partout, contre un cabestan, empilés au pied des mâts, entassés contre le bastingage. Des mares sanguinolentes couvrent le pont, coulent en longues ramilles pourpres, s'insinuent entre les lattes, diffusent une odeur écœurante. Il y a des vivants aussi qui s'activent entre les morts: des hommes qui nettoient le pont souillé à

grand renfort d'eau. D'autres traînent les cadavres et les amoncellent au garde-corps où des acolytes les balancent à la flotte. Quelques victimes, le ventre ouvert, geignent une dernière fois avant de passer par-dessus bord. Les requins vont se régaler. Dans un coin, à la pointe des arquebuses et des arbalètes, on rassemble des combattants désarmés qui demandent grâce. On dirait que la bataille est terminée.

Mais qui, de l'équipage ou des pirates, a gagné ?

— Debout, toi !

Ma gorge se ferme et l'air ne passe plus. On me tire par le col. J'insère les doigts entre ma chemise et mon cou pour dégager mes voies respiratoires. Je n'ai pas à me débattre longtemps. Les jambes libérées du cadavre, je suis sur pied. On relâche mon col. À part le coup reçu à la tête, on dirait que je ne souffre d'aucune blessure.

— Ouste ! Avec les autres !

D'une main rude, l'homme qui me tirait par l'encolure me pousse en direction des prisonniers. Je trébuche sur le corps à mes pieds et réussis à ne pas tomber en mettant un genou au sol. Le marin derrière moi s'impatiente et me serre le bras avec

force pour me relever. Je me dégage en maugréant :

— Oh, ça va, vilaine tête ! Je peux marcher tout seul.

Il ouvre de grands yeux surpris et m'arrête en me retenant par la manche. Il demande :

— Qu'as-tu dit ?

Tout d'abord, je crois avoir attisé sa colère, mais il m'observe avec davantage d'étonnement que de courroux. Une large cicatrice sur son front lui redessine la ligne des sourcils, accentuant son expression étonnée. L'un de ses yeux, à la couleur indéfinissable, affiche un point rouge, une goutte de sang qui crée comme une seconde pupille décentrée. Je réponds :

— Je ne suis pas blessé. Je peux marcher seul, inutile de me pousser.

Il continue de me retenir en se tournant à demi vers un homme non loin de là. Ce dernier est d'une taille beaucoup plus grande que les autres. Sa tête est coiffée d'un foulard noué à l'arrière et d'un chapeau bleu à la plume défraîchie, qui ressemble à un couvre-chef d'officier de la marine française. Il ne porte pas de barbe, mais arbore une moustache imposante, sale et noire, qui lui mange les lèvres. Ses sourcils broussailleux lui

recouvrent les yeux à demi. La peau de son visage est burinée comme un vieux cuir oublié au soleil.

— Vous avez entendu, capitaine? demande le marin qui me retient par le bras.

L'homme au chapeau à plume me fixe et, bien que je m'efforce de ne pas montrer ma peur, je déglutis devant le brasier qui émane de son regard. En dépit de l'ombre prononcée tracée sur son visage par le couvre-chef, je distingue parfaitement ses prunelles dont la lumière ressemble au feu de l'enfer. Du coin de l'œil, je note que d'autres matelots ont cessé leurs activités pour regarder dans notre direction.

— C'est du sauvage, non? s'informe l'homme qui ne cesse de tenir ma manche.

Le capitaine s'avance pour se placer face à moi. Je note mieux ses traits qui me paraissent aussi durs que le sabre qui pend à son côté. Un pétrinal* est glissé dans la ceinture de cuir qui entoure sa taille par-dessus son pourpoint à jupe.

— Tu parles arawak*? s'enquiert-il d'une voix rêche en entrouvrant à peine les lèvres.

* Les mots marqués d'un astérisque renvoient au glossaire à la fin de l'ouvrage.

Je saisis alors que, en effet, sans y prendre garde et bien que le matelot m'ait adressé la parole en français, je lui ai répondu en arawak, la langue des Naturels*.

— Oui, monsieur, que je répons en français. Je parle cette langue. Je ne m'en étais pas rendu compte.

Les braises continuent de me fixer. J'ai l'impression d'être confronté au diable en personne.

— Quel âge as-tu ?

Je hausse les épaules en plissant les lèvres. Est-ce que je sais, moi ? Treize ans ? Quatorze ans ?

— Comment t'appelles-tu ?

Je prends une seconde pour me demander si je dois lui bailler* mon vrai nom. Il y a un détail... je ne suis pas certain... Puis, je me dis qu'il n'y a pour moi aucun avantage à mentir. Il me faut bien deux autres secondes de réflexion et, curieusement, je n'arrive pas à me souvenir de mon nom. De mon vrai nom ! Je me sens étourdi.

— Eh bien ? s'impatiente le marin qui me retient par la manche. Tu sais ce qu'il en coûte de narguer le capitaine Doublon d'Or ?

L'ÎLE DE LA LICORNE

Doublon d'Or ? Sans doute à cause de ces piastres qui pendent à ses lobes d'oreille en guise d'anneaux. Quel nom stupide !

Mais c'est mieux que pas de nom du tout.

— Je... Je ne me rappelle pas.

— Tu te moques de nous ? réplique le marin en me secouant.

Je me sens encore plus étourdi. Mon nom, vertudieu ! Comment est-ce possible que je l'aie oublié ?

— Mais enfin, François, qu'est-ce qui t'arrive ? Dis ton nom au gentil capitaine.

Je me tourne vers le groupe de prisonniers parmi lesquels se trouve l'homme qui a parlé : un type entre deux âges, bedonnant, à demi chauve, le visage glabre, rouge, moite de sueur. Il est vêtu d'une chemise maculée de boue et de sang, ouverte sur sa poitrine tapissée de poils gris. Il s'est exprimé dans un français à l'accent méridional.

— Je m'appelle Armand, Votre Excellence, précise l'homme en s'adressant à Doublon d'Or. Et voici mon neveu François. Nous sommes français, tout comme vous, et nous sommes heureux que vous...

— Si vous êtes français, que faisiez-vous sur ce galion espagnol ?

Puisque le capitaine s'adresse à lui, le dénommé Armand se croit justifié de s'avancer en dépit des pirates qui pointent les arquebuses et les arbalètes. De l'index, il désigne les autres prisonniers.

— Nous n'avons rien à voir avec cette bande de massacreurs d'Indiens, Votre Excellence. Ils nous ont repêchés tandis que nous étions naufragés sur une île depuis deux ans.

Si cette histoire est réelle, je ne m'en souviens pas du tout. Que faisons-nous en effet sur un navire espagnol si nous sommes français? Comment se fait-il que j'aie répliqué au pirate en arawak plutôt que dans ma langue?

Au milieu des haubans et des enfléchures, je vois osciller la voilure d'un deux-mâts, une caravelle, crochée au galion à l'aide de grappins. Une vergue cassée par un boulet de couleuvrine* se balance, retenue par les drisses*. Facile de deviner l'attaque, la canonade, l'abordage, le corps à corps... Vertudieu! Impossible de me rappeler quoi que ce soit.

— Alors, le petit François? dit le matelot qui m'enserme le bras, l'air narquois. La mémoire te revient, à présent? C'est sur cette île que tu as appris le sauvage?

— Parfaitement, réplique Armand, à ma place. Nous avons vécu au milieu des Taïnos qui nous ont recueillis.

— Sans blague ? rétorque le matelot dont la grimace, qui dévoile sa dentition dispersée et pourrie, exprime l'incrédulité. Et les Sauvages vous ont laissés en vie ? Ils ne vous ont pas mangés ?

— Ce sont les Caribes qui sont cannibales, corrigé-je, pas les Taïnos.

Le pirate pose sa grosse main couverte de sang sur ma joue dans un geste de tendresse feinte.

— Ben voilà, mon petit François. La mémoire t'est revenue. C'est parce que tu es un sentimental et qu'il faut te prendre par la douceur.

Ses acolytes, qui nous observent, éclatent de rire. Lui-même révèle encore plus de sa bouche à moitié édentée. Seul le capitaine Doublon d'Or continue de m'observer avec un air mauvais. J'ai de la difficulté à mettre de l'ordre dans mon esprit. Tout est si confus. Il est vrai que je connais tout des mœurs des Taïnos, mais je n'arrive pas à me rappeler avoir vécu la moindre minute parmi eux. Je jette un regard effaré autour de moi. Je suis

davantage tourmenté par la trahison de mon esprit que par la menace des pirates.

À l'égard du matelot qui me tient le bras, le capitaine a un geste de la main qui signifie «laisse tomber».

— Ça arrive des trucs comme ça, souffle-t-il. Ce doit être le coup qu'il a reçu à la tête. On s'en fout. Renvoie-le avec les autres prisonniers.

— Non, Votre Excellence! proteste Armand. Mon neveu et moi jurons de vous servir fidèlement si vous nous permettez de devenir membres de votre équipage. Nous vous...

— Ta gueule! ordonne un pirate qui le frappe au visage avec la crosse de son arquebuse.

Alourdi par une calotte d'acier, le coup porte brutalement. Le gros homme s'écroule pareil à un boulet échappé sur le pont. Devrais-je en éprouver du chagrin? C'est curieux; je n'arrive pas à ressentir plus de compassion pour ce soi-disant oncle que pour le premier venu. À cause de ma mémoire brisée? Ou parce que je suis un neveu ingrat? Pourquoi suis-je avec lui plutôt qu'avec mes parents?

— Avance!

Un coup du plat de la main porté entre mes omoplates m'envoie vers le groupe de prisonniers. Au passage, j'en profite pour aider l'oncle Armand qui se relève péniblement.

— Un grain* se prépare, capitaine!

À mi-chemin entre le pont et la hune, en équilibre sur les enfléchures, un marin pointe un bras vers l'horizon. Je suppose que c'est lui qui a noué le drapeau de pirates à la place de celui à l'effigie des couronnes d'Espagne. Doublon d'Or tourne la tête dans la direction indiquée et considère la masse de nuages noirs qui enfle sur la ligne des eaux.

— Il vaut mieux ne pas rester crochés à *La Porte d'Enfer*, conclut-il en désignant la caravelle accolée au galion par les grappins. Je vais récupérer le matériel de navigation, transférez ici tout le butin utile: poudre et eau, surtout. Et n'oubliez pas la guildive*. Il faut s'éloigner au large le plus vite possible pour ne pas s'échouer sur cette bande de terre stérile.

Je constate, en effet, que l'île auprès de laquelle nous mouillons, là où s'est produit l'abordage, n'est qu'une langue rocheuse sans arbres, pilonnée de soleil, au milieu de

rien. À part les oiseaux de mer qui la brûlent davantage de leurs déjections, il s'agit d'un monde nu, sans vie. Le galion l'aura croisée par hasard, en cherchant à fuir la nef pirate.

— On reviendra récupérer *La Porte d'Enfer*, capitaine? demande un matelot qui s'engage sur le plat-bord avant de sauter sur le deux-mâts.

— Non, réplique Doublon d'Or. On hérite d'un meilleur bateau; moins rapide, mais plus grand. (Il jette un regard satisfait aux dix canons de calibre* quatre qui pointent des sabords* et conclut:.) Et mieux armé.

— Sans compter qu'il est rempli de maïs, de bois et de teinture, ricane un pirate. Du bon butin qu'on pourra revendre sans devoir le transborder d'un navire à l'autre.

— Et les prisonniers, capitaine? s'informe l'un des marins qui nous tiennent en joue. On les abat?

Doublon d'Or ne semble hésiter qu'une seconde avant de répondre:

— Tu as envie de nettoyer le pont avec plus de sang encore, toi? Qu'on les abandonne sur l'île!

Achévé d'imprimer en mars 2008
sur les presses de Transcontinental-Gagné,
Louiseville, Québec

Extrait de la publication